





John le Carré est né en 1931. Après des études universitaires à Berne et à Oxford, il enseigne à Eton, puis travaille pendant cinq ans pour le Foreign Office. Son troisième roman, *L’Espion qui venait du froid*, lui vaut la célébrité. La consécration vient avec la trilogie : *La Taupe*, *Comme un collégien* et *Les Gens de Smiley*. À son roman le plus autobiographique, *Un pur espion*, succèdent *La Maison Russie*, *Le Voyageur secret*, *Le Directeur de nuit*, *Notre jeu*, *Single & Single*, *Le Tailleur de Panama*, *La Constance du jardinier*, *Une amitié absolue*, *Le Miroir aux espions*, *Une petite ville en Allemagne*, *Le Chant de la mission...* et *Un homme très recherché*, son vingt et unième roman. John le Carré vit en Cornouailles. Il est commandeur de l’ordre des Arts et des Lettres.



John le Carré

UN PUR ESPION

R O M A N

*Traduit de l'anglais  
par Nathalie Zimmermann*

*Éditions du Seuil*

La première édition de cet ouvrage a paru  
aux éditions Robert Laffont, en 1986

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*A Perfect Spy*

ÉDITEUR ORIGINAL

Hodder & Stoughton, Londres

© David Cornwell, 1986

ISBN original : 0-340-38784-X

ISBN 978-2-7578-1597-7

(ISBN 2-02-047241-4, 1<sup>re</sup> publication

ISBN 978-2-02-047992-9)

© Robert Laffont, 1986, pour la traduction française  
© Éditions du Seuil, novembre 2001, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## AVANT-PROPOS

A l'exception peut-être de *La Constance du jardinier*, œuvre bien plus tardive, *Un pur espion* reste le préféré de tous mes romans, celui sur lequel j'ai sué sang et eau et donc, au bout du compte, le plus gratifiant.

Jusqu'alors, j'avais vécu toute ma vie d'écrivain sans exploiter les souvenirs d'une enfance extraordinaire, rendue difficile – mais parfois agréable – par un père extraordinaire dont l'existence en zigzag trouve écho dans le personnage de Rick Pym, père de mon héros Magnus. Les membres de ma vraie famille qui l'ont connu et ont lu le roman ont été avant tout amusés et soulagés par le portrait que j'en ai brossé, quoique tous conscients de son côté obscur, auquel je me borne à faire allusion dans le livre et qui me hante encore à ce jour.

Il y a quelque temps, avant même la conception de *La Constance du jardinier*, je nourrissais un projet qui s'est avéré irréalisable : publier une autobiographie expérimentale. Sur la page de gauche, j'écrirais mes mémoires, avec les dérobades et disculpations inhérentes aux souvenirs de tout un chacun, moi compris ; sur celle de droite, je reproduirais les documents d'archives accessibles, car mon père avait laissé quelques traces bien visibles dans son sillage, du casier judiciaire et des articles de presse rendant compte de sa première condamnation au pénal, jusqu'aux fichiers de police et de prison dans des contrées exotiques telles que Singapour, l'Indonésie, Hong Kong, la Suisse et l'Autriche. En outre figureraient si possible les témoignages de ceux qui l'avaient côtoyé et l'avaient aimé, pour beaucoup, ou s'étaient fait rouler par lui, pour beaucoup aussi –

c'étaient bien souvent les mêmes, car tous s'accorderaient sans doute à dire que Ronnie Cornwell était un escroc des plus séduisants et persuasifs.

A cette fin, je suis allé jusqu'à engager deux détectives privés qui m'avaient été chaudement recommandés et me semblaient mieux qualifiés que moi pour mettre la main sur des documents non encore divulgués, peut-être en instance de destruction mais, du moins le souhaitais-je, suspendus entre la vie et la mort dans un poussiéreux casier d'archives officielles oubliées.

Quant aux souvenirs vécus, j'avais tout lieu de croire que des trésors m'attendaient. Au début des années 80, sur le champ de courses de Happy Valley à Hong Kong, où j'étais invité dans la loge réservée à la société Jardine Matheson, un grand gaillard de gentleman anglais aux allures de fonctionnaire me tira timidement par la manche pour me confier dans un murmure avoir été le geôlier de mon père quand celui-ci avait été en instance d'extradition. Jamais de sa vie il n'avait rencontré un monsieur, *a fortiori* un prisonnier, plus distingué et fascinant. « Je pars bientôt à la retraite, me dit-il. Et quand je rentrerai au pays, votre père va m'aider à me lancer dans les affaires. » Ai-je conseillé à ce pauvre bougre de se méfier ? J'en doute. Mon père réprouvait tout scepticisme, et ses disciples aussi car, en leur for intérieur, ils participaient au processus de leur propre duperie. Où est le gardien de prison aujourd'hui ? Si j'ai noté son nom ce jour-là, j'ai depuis longtemps perdu le bout de papier. Mais je me disais que mes détectives privés pourraient sûrement contacter la police de Hong Kong et retrouver sa trace.

En une autre occasion, je séjournais à l'hôtel de Copenhague qui s'appelait alors « Le Royal », quand le directeur me convoqua dans son bureau, où deux inspecteurs des renseignements généraux danois me firent subir un interrogatoire. Ils m'annoncèrent que mon père était entré illégalement sur le territoire avec la complicité de deux pilotes chevronnés de la compagnie Scandinavian Airlines System, avant de s'évaporer dans la nature. Ils me demandèrent si je savais où le trouver. Je répondis que non, mais ils sem-

blaient peu disposés à me croire. Il s'avérait que Ronnie avait entrepris les deux malheureux pilotes de la SAS dans un bar new-yorkais et leur avait pris beaucoup d'argent au poker. Plutôt que de réclamer paiement de cette dette, il leur avait proposé de l'emmener en avion à Copenhague, ce qu'ils avaient eu la bêtise d'accepter. Entre-temps, la police danoise avait découvert qu'il était également recherché pour escroquerie à New York, sans parler de son entrée clandestine au Danemark, outre une demi-douzaine d'autres délits allant de la corruption à la contrebande et j'en passe. Assurément, là encore, mes détectives privés pourraient retrouver les documents danois, voire les pauvres pilotes – du moins voulais-je m'en convaincre.

Il y eut aussi la fois où je me promenais à Chicago dans le cadre de la « semaine britannique », quand un télégramme urgent arriva de notre ambassadeur en Indonésie, un certain Gilchrist, qui demandait à notre consul général, un certain Haley, si je serais disposé à allonger quelques centaines de dollars pour faire sortir mon père de prison à Djakarta, où il s'était fait arrêter pour trafic de devises après son expulsion de Singapour. Quelques centaines de dollars ? Seulement des centaines ? Ronnie ?

Ou encore la fois où, peu avant sa mort, Ronnie me téléphona en PCV de la prison centrale de Zurich pour me dire d'une voix brisée : « Je ne supporte plus la prison, mon fils. » Heureusement, mon agent littéraire aujourd'hui décédé, Rainer Heumann, était sur place à l'époque et réussit à faire sortir Ronnie en quelques heures grâce à son chéquier. Quel était le problème ? *Hotelschwindel*, grivèlerie, autant dire un crime passible de pendaison en Suisse. « Mais c'était il y a des années, mon fils ! C'est de l'histoire ancienne. » Sur la fin de sa vie, Ronnie avait un côté vieux fossile : il n'avait pas saisi à quel point les communications s'étaient accélérées depuis son premier forfait.

Et les dossiers de la police suisse seraient irréfutables, raisonnais-je une fois de plus. Cette affaire-là, ce serait du tout cuit pour mes détectives privés. Sauf que non, mille fois non. Dans mon impatience, je leur avais attribué des pouvoirs qu'ils ne détenaient pas et ne détiendraient jamais.

Ronnie était aussi insaisissable pour eux que pour moi. Le temps avait joué en sa faveur ; le coût de l'enquête serait astronomique, et même si on en arrivait là – où que ce là fût – nous avons peu de chances de découvrir les trésors dont j'avais pu rêver.

Même chose pour son dossier militaire. Alors qu'il était apte et en âge, Ronnie se débrouilla pour échapper en beauté à la mobilisation pendant toute la guerre de 39-45 – ou presque. Il fut certes appelé à plusieurs reprises pour faire ses classes dans les transmissions à Bradford, mais chaque fois il réussit à déjouer les projets que l'armée nourrissait pour lui. Il argua dans un premier temps de son difficile statut de père célibataire – statut bien réel, puisque ma mère avait eu la sagesse de sortir de nos vies sans laisser d'adresse, mais qui n'entraînait aucune difficulté pour Ronnie lui-même. Au contraire, ma mère fut maintes fois remplacée et, au premier nuage à l'horizon, Ronnie nous expédiait mon frère et moi chez des amis ou en colonie de vacances jusqu'à ce que l'alerte soit passée.

Quand ces raisons familiales cessèrent d'attendrir l'armée, Ronnie eut l'ingéniosité de se porter candidat à une élection législative partielle, forçant ainsi les autorités à le démobiliser pour lui permettre de jouir de ses droits civiques. Faute de se faire élire député progressiste indépendant à Chelmsford (en toute logique puisqu'il n'avait pas mené campagne), il retourna à Bradford avec son barda pour recommencer ses classes depuis le début, car ainsi fonctionnent les armées. Mais notre vénérable Parlement continua d'exercer son attrait sur lui, et il récidiva aux législatives de 1950 en tant que candidat libéral à Great Yarmouth. Le présent roman relate cette campagne, mais en prenant quelques distances avec la réalité. Craignant que Ronnie ne provoque une triangulaire, le directeur de campagne conservateur fouilla dans son passé chargé et lui dicta un ultimatum : retirez-vous ou nous révélons tout. Ronnie ne se retira pas, les conservateurs révélèrent tout, et il y eut quand même une triangulaire.

Sur ses vieux jours, Ronnie n'avait qu'une obsession : un terrain près de Londres, dans une zone dite « verte » proscrite à tout promoteur. Par des moyens que nous ne

pouvons qu'imaginer, Ronnie obtint pourtant un permis de construire des autorités locales, puis négocia un énorme accord avec l'une des plus grosses entreprises de BTP du pays, l'autorisant à bâtir Dieu sait combien de logements privés sur un terrain voué à demeurer public. La somme en jeu était colossale, et je suis certain que Ronnie contracta des dettes en proportion par anticipation, selon sa politique de dépenser aujourd'hui ce que l'on espère gagner demain.

Mais il y eut un hic : des groupes locaux d'opposants donnèrent de la voix. Conscientes d'être en terrain glissant, les autorités locales retirèrent leur permis de construire, suite à quoi l'entreprise de BTP refusa de payer la somme astronomique qui avait été négociée. Au cours des années qui suivirent, Ronnie essaya plusieurs fois de me persuader d'avancer les fonds nécessaires à une action en justice, mais, comme toujours quand il me demandait de financer ses projets, je refusai, proposant seulement de l'entretenir et de le loger. Une offre qu'il ne pouvait que refuser. « Tu me paies pour que je reste assis sur mon cul », protestait-il à juste titre. Pourtant, il réussit à rassembler la somme et à porter l'affaire devant la justice, sans doute en promettant aux avocats une commission sur les gains éventuels, ce qui à l'époque était illégal. Il gagna, mais mourut avant de pouvoir savourer son triomphe, qui s'avéra d'ailleurs éphémère. La cour n'avait pas plus tôt donné raison à Ronnie qu'un avocat jusque-là muet se leva et, agissant au nom du fisc, récupéra jusqu'au dernier sou des dommages et intérêts.

J'ai mille fois cité Graham Greene : l'enfance est le fonds de commerce du romancier. Ronnie aimait à se vanter qu'il n'avait jamais lu un livre de sa vie, y compris les miens, mais la formule de Greene lui aurait quand même plu. Ronnie a toujours prétendu que sans lui je ne serais rien. Et sans doute, par des aspects que je préfère ne pas imaginer, avait-il raison.

John LE CARRÉ  
Londres, novembre 2000

*Traduit de l'anglais par Isabelle Perrin*



*Pour R.,  
qui a fait partie du voyage, qui m'a prêté son chien  
et m'a balancé quelques fragments de sa vie.*



L'auteur exprime sa gratitude à Al Alvarez pour les précieux conseils qu'il lui a donnés au cours des deux lectures qu'il a faites du manuscrit en préparation ; à Susan Dawson, Philip Durban et Moritz Macazek qui l'ont aidé dans ses recherches ; à Peter Braestrup et son équipe du *Wilson Quarterly* à Washington ; et à David et J.B. Greenway qui lui ont fourni le paysage bostonien.



« Qui a deux femmes perd son âme.  
Qui a deux maisons perd la raison. »

*Proverbe*

# 1

Aux premières heures d'un matin d'octobre venteux, dans une petite ville côtière du sud du Devon qui semblait avoir été désertée par ses habitants, Magnus Pym descendit d'un vieux taxi de campagne puis, ayant réglé le chauffeur et attendu que le véhicule disparaisse, traversa la place de l'église. Il se dirigea vers une rangée de pensions de famille victoriennes mal éclairées du genre Bel-a-Vista, The Commodore ou Eureka. Pym était d'assez forte carrure mais plein de classe, comme s'il incarnait Dieu sait quelle autorité. Il avançait d'une démarche souple, le corps incliné en avant dans la meilleure tradition de la classe administrative anglo-saxonne. C'est dans cette même attitude que, immobiles ou en mouvement, nombre d'Anglais ont hissé leur drapeau au-dessus de lointaines colonies, découvert la source de grands fleuves ou sombré avec leur navire, debout sur le pont. Cela faisait seize heures qu'il voyageait par divers moyens de transport, mais il ne portait ni pardessus ni chapeau. Il tenait d'une main une mallette noire et rebondie de type officiel, et de l'autre un sac vert de chez Harrods. Un vent marin violent cinglait son costume de ville, une pluie salée lui piquait les yeux et des flocons d'écume lui filaient sous les pieds. Pym ne les sentait pas. Arrivé devant le perron d'une maison qui affichait la pancarte « Complet », il appuya sur le bouton de la sonnette et attendit, d'abord que la lumière extérieure s'allume, puis que l'on déverrouille les chaînes à l'intérieur. Tandis qu'il patientait, l'horloge de l'église sonna cinq heures. Semblant répondre à cette injonction, Pym fit volte-face et contempla la place. La flèche sans grâce de l'église baptiste qui se découpait contre les nuages pressés. Les arauca-

rias nouveaux dont s'enorgueillissait le jardin public. Le kiosque à musique vide. L'Abribus. Les taches noires formées par les rues latérales. Les portes d'entrée, une par une.

« Comment, Mr. Canterbury, c'est vous ? protesta sèche-ment une voix de vieille dame tandis que la porte s'ouvrait derrière lui. Quel vilain vous faites. Je vois que vous avez encore pris le train de nuit. Mais pourquoi ne pas avoir téléphoné ?

– Bonjour, Miss Dubber, déclara Pym. Comment allez-vous ?

– Ne vous occupez pas de ça, Mr. Canterbury. Dépêchez-vous d'entrer. Vous allez attraper la mort. »

Mais la méchante place balayée par les vents paraissait avoir ensorcelé Pym. « Je croyais que Sea View était à vendre, Miss D. », fit-il remarquer cependant qu'elle essayait de le tirer dans la maison. « Vous m'aviez dit que Mr. Cook avait déménagé après la mort de sa femme et qu'il ne voulait plus y remettre les pieds ?

– Bien sûr qu'il ne veut plus. Il y était devenu allergique. Entrez tout de suite, Mr. Canterbury, et séchez-vous les pieds pendant que je vous prépare du thé.

– Alors pourquoi la lumière de sa chambre est-elle allumée, en haut ? », s'enquit Pym qui se laissa tirer jusqu'au palier.

Comme beaucoup de tyrans, Miss Dubber était toute petite. C'était aussi une vieille dame bancale et fragile d'apparence, dont le dos voûté formait une bosse sous sa robe de chambre et donnait à tout ce qui l'entourait un aspect également déséquilibré.

« Mr. Cook a loué l'appartement du dessus à Celia Venn qui l'a pris pour y peindre. C'est vous tout craché, ça. » Elle fit coulisser un verrou. « Vous disparaissiez pendant trois mois puis vous revenez au plein milieu de la nuit pour vous inquiéter d'une lumière à la fenêtre d'à côté. » Elle en fit glisser un second. « Vous ne changerez jamais, Mr. Canterbury. Je me demande pourquoi je m'en fais.

– Mais qui donc est Celia Venn ?

– La fille du docteur Venn, voyons. Elle veut voir la mer pour la peindre. » Le ton de sa voix changea brusquement.

« Oh, Mr. Canterbury, comment osez-vous ? Retirez cela tout de suite. »

Une fois le dernier verrou en place, Miss Dubber s'était redressée autant qu'elle le pouvait et se préparait maintenant à une embrassade réticente. Mais au lieu de sa mine renfrognée habituelle, à laquelle personne ne croyait un instant, son petit visage étroit s'était tordu en une expression de crainte.

« Mr. Canterbury, quelle affreuse cravate noire ! Je ne veux pas de la mort à la maison et je ne vous permets pas de l'apporter ici. C'est pour qui ? »

Pym était bel homme, un peu poupin mais distingué. Ayant juste dépassé la cinquantaine, il était dans la force de l'âge et faisait montre d'un zèle et d'un empressement inconnus en cet endroit. Mais ce que Miss Dubber préférait encore en lui était son adorable sourire, si chaud, si sincère et qui la réconfortait tant.

« Un simple collègue de Whitehall, Miss D. Pas de quoi fouetter un chat. Personne de très proche.

– A mon âge, tout le monde paraît proche, Mr. Canterbury. Comment s'appelait-il ?

– Je le connaissais à peine, répondait Pym tout en dénouant sa cravate pour la fourrer dans sa poche. Et je ne vais certainement pas vous dire son nom pour que vous alliez ensuite fouiller toutes les chroniques nécrologiques, voilà. » Comme il prononçait ces paroles ses yeux tombèrent sur le registre qui était ouvert sur la table de l'entrée, sous la veilleuse orangée qu'il avait lui-même fixée au plafond lors de sa dernière visite. « Rien à signaler, Miss D. ? questionna-t-il en examinant la liste. Pas de couple fugitif, de princesse mystérieuse ? Que sont devenus ces deux jeunes homosexuels qui étaient là à Pâques ?

– Ce n'était pas du tout des homosexuels, le corrigea Miss Dubber avec sévérité tout en boitillant en direction de la cuisine. Ils avaient pris des chambres séparées et passaient leurs soirées à regarder le football à la télévision. Vous disiez, Mr. Canterbury ? »

Mais Pym n'avait rien dit. Ses élans de communication évoquaient parfois des appels téléphoniques coupés avant

la fin par quelque censure intérieure. Il tourna la page précédente du registre, puis celle d'avant encore.

« Je crois que je vais arrêter de faire la clientèle de passage, lança Miss Dubber par la porte ouverte de la cuisine tout en allumant le réchaud à gaz. Il y a des fois où on sonne à la porte quand je suis assise ici avec Toby, et je dis à Toby d'aller répondre. Mais il n'en fait rien, bien sûr. Un chat tacheté n'a jamais su aller ouvrir une porte à des visiteurs. Alors nous ne bougeons ni l'un ni l'autre. Nous restons assis là à attendre que les pas s'éloignent. » Elle lui jeta un regard espiègle. « Tu ne penses pas que notre Mr. Canterbury soit amoureux, n'est-ce pas, Toby ? demanda-t-elle malicieusement à son chat. Nous sommes bien *pimpant* ce matin. Bien *fringant*. On dirait que Mr. Canterbury a rajeuni de dix ans. » Comme il ne lui répondait toujours pas, Miss Dubber choisit de s'adresser à son canari. « De toute façon, il ne nous en toucherait pas un mot, n'est-ce pas Dickie ? Nous serions les derniers informés. Tzouktzouk ? Tzouktzouk ?

– John et Sylvia Illisible de Wimbledon, lut Pym toujours plongé dans le registre.

– John installe des ordinateurs, Sylvia les programme et ils s'en vont demain, répondit-elle à contrecœur. » Miss Dubber avait en effet horreur d'admettre que son univers ne se limitait pas à son Mr. Canterbury bien-aimé. « Mais qu'est-ce que vous avez encore fait ? s'exclama-t-elle alors sur le ton de la colère. Je n'en veux pas. Reprenez-le. »

Mais Miss Dubber n'était pas en colère, elle l'accepterait volontiers et Pym ne le reprendrait pas : il s'agissait d'un épais châle de cachemire blanc et or tricoté qui reposait, toujours enveloppé dans son papier de soie Harrods d'origine, dans sa boîte Harrods que la vieille dame sembla apprécier tout autant que son contenu. Ayant déballé le châle, elle lissa en effet d'abord le papier et le replia en suivant les marques avant de le remettre dans la boîte qu'elle rangea à son tour dans un placard sur l'étagère réservée à ses trésors les plus précieux. Alors seulement, elle laissa Pym lui mettre le châle autour des épaules puis l'embrasser tandis qu'elle le grondait pour ses extravagances.

Pym prit son thé avec Miss Dubber, Pym la calma, Pym



